

Cet alliage si particulier

Diane Godin

Number 80, 1996

20 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, D. (1996). Cet alliage si particulier. *Jeu*, (80), 82–83.

Diane Godin

Cet alliage si particulier

1985 – *L'Oiseau vert*, Comédie de Genève

1993 – *Caligula*, Nouvelle Compagnie Théâtrale

1995 – *L'Ange et le Corbeau*, Théâtre les Trois Arcs

En tant que dernière arrivée à la rédaction de *Jeu*, je n'ai pas une longue expérience de la critique théâtrale. Je commence à peine, en fait, à voir un nombre respectable de productions, à m'intéresser vraiment à cet objet qu'est le théâtre, à faire des choix et à me les expliquer. Je l'avoue : je me suis sentie plus d'une fois étrangère à ce monde ; j'étais dans les livres et me voilà confrontée à un art qui, s'il intègre le texte, est fait d'un alliage particulier entre plusieurs disciplines. Or, si le texte dicte souvent mes choix, c'est aussi, de plus en plus, le courage de l'acteur qui scelle mon attachement au théâtre. Mes choix sont donc tributaires de ces deux éléments : le texte et le jeu de l'acteur. En allant voir *L'Ange et le Corbeau*, par exemple, j'avais quelques appréhensions, de ces craintes qui surgissent dès lors qu'un auteur s'attaque à un sujet qui nous est cher. Fort heureusement, Monmart ne s'est pas contenté de cerner le « sujet Van Gogh » : sa pièce creuse une matière sensible, celle du malheur, du bonheur et du doute face à la création. Avec des interprètes comme Paul Morrissette et Marie-France Marcotte, l'alliage était parfait. Un mot sur cette jeune comédienne : chaque fois que je l'ai vue sur scène, quelque chose en elle me l'a fait remarquer. Cette actrice possède une qualité de présence où se mêlent fragilité, maturité, force, détresse. Son corps est souple, généreux, et participe entièrement de cette présence, ce qui est plutôt rare, il me semble, surtout chez les interprètes féminines.

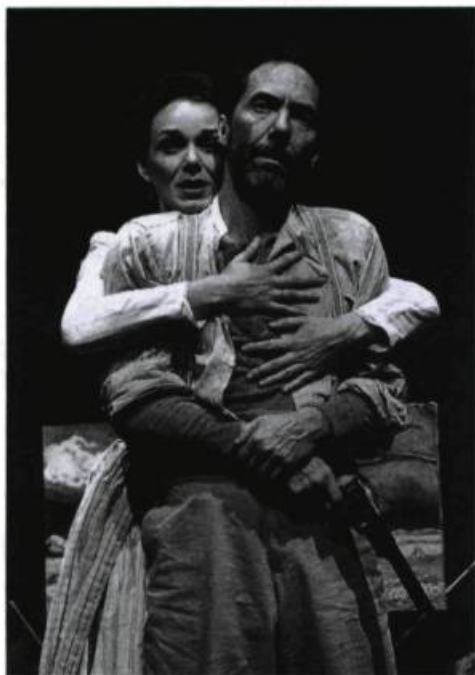


L'Oiseau vert,
Comédie de Genève, 1985.



Caligula, NCT, 1993.
Photo : Bruno Braën.

Si le théâtre est fait d'un alliage particulier, il évolue à partir d'un certain regard ; il est révélation, invitation au royaume de nulle part, rencontre avec le pouvoir, l'abandon, la connaissance, la magie ; il est mouvement, émotion, compassion, substitution, fascination. Mais le théâtre c'est aussi l'aveu, en toute innocence, de sa propre démesure. Lorsque Caligula déclare qu'« Il n'y a pas de grande passion sans cruauté », nous acquiesçons dans la pénombre, complices d'un être que nous aimons autant qu'il nous fait horreur. C'est que le sentiment de l'absurde trouve, avec ce personnage, sa plus troublante incarnation ; le sentiment n'est plus *que* sentiment, il se fait action, et c'est un Hamlet assassin de tous et de lui-même qui, jusqu'à son effondrement, ne cesse de nous interroger dans cette pièce, sans doute la mieux réussie de Camus. De même, la présentation de *Caligula* fut l'une des très belles réussites de Brigitte Haentjens et de Marc Béland. Caligula et Béland, on l'a dit, ce fut une rencontre comme il y en a peu ; chaque mot, chaque geste semblait trouver son espace dans le corps de l'acteur, d'où résonnait une musique dissonante, en parfait accord avec cette logique de l'absurde et de la négation dont se réclame le personnage. Une anecdote : en sortant de la salle à la fin de la représentation, j'ai vu un jeune homme d'environ dix-sept ans qui semblait cloué sur son siège, le regard rivé sur la scène comme s'il s'y passait encore quelque chose. Parions qu'il n'a jamais plus été le même...



L'Ange et le Corbeau,
Théâtre les Trois Arcs,
1995. Photo :
Michael Slobodian.

Un oiseau de bonheur

Conte philosophique, épopée fabuleuse, pure merveille de comédie à masque où les bonheurs du geste renouent avec le ludisme du verbe, *l'Oiseau vert*, avec son discours joyeusement tartiné de clichés contemporains, parodique à souhait (« [...] je vais m'amuser à déchaîner la charge pulsionnelle de sa machine désirante jusqu'à lui faire perdre l'agencement de sa pragma »), nous a offert, en 1985, une magnifique démonstration de *commedia dell'arte* et de magie baroque. Cette année-là, l'un de mes professeurs a eu la bonne idée d'envoyer ses étudiants au théâtre. L'expérience m'a semblé relever du spectacle total ; j'assistais à une célébration théâtrale qui convoquait toute la noblesse d'un art fait pour l'enchantement des yeux et de l'intelligence. Il s'agissait aussi, bien sûr, d'un retour à l'enfance. Mais pas n'importe quelle enfance, celle de la Terre promise, là où tous les travers et la culpabilité du monde font un pacte avec l'innocence. Et peut-être est-ce cela aussi, le théâtre : ce pouvoir d'expiation dans la désinvolture et la beauté du rêve. ♦